

Le sans-culotte idéal décrit par le Père Duchesne, été 1793 : « Qu'est-ce qu'un sans-culotte ? C'est un être qui va toujours à pied, qui n'a pas de millions comme vous voudriez tous en avoir, point de châteaux, point de valets pour le servir, et qui loge tout simplement avec sa femme et ses enfants, s'il en a, au quatrième ou au cinquième étage. Il est utile, il sait verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le salut de la République. Comme il travaille, on est sûr de ne rencontrer sa figure ni au café ni dans les tripots où l'on conspire, ni au théâtre. Au reste, un sans-culotte a toujours son sabre pour fendre les oreilles à tous les malveillants. Quelquefois, il marche avec sa pique, mais au premier bruit de tambour, on le voit partir pour la Vendée, pour l'armée des Alpes ou pour l'armée du Nord ».

Les sans-culottes incarnent dans les esprits français la voix du petit-peuple. Terme d'abord péjoratif pour désigner les révolutionnaires qui manifestent lors de la révolution de 1789, les dénommés sans culottes après une entrée en masse en politique avec l'avènement de la République en août 1792 et donc du vote censitaire masculin adopte l'idéologie sans-culotte en reprenant le nom qui leur a été attribué par les aristocrates. Ce sont des révolutionnaires radicaux, partisans d'une démocratie directe. Ils ne connaissent qu'une existence très brève de 1792 à 1795. Les sans-culottes s'inscrivent dans un double champ c'est-à-dire social et politique, plus précisément parisien et révolutionnaire. Le sans-culotte a donc une identité sociale mais aussi une identité politique. Mouvement radical et violent, le sans-culottisme ancre les valeurs républicaines dans la France du 18^e siècle et annonce la classe ouvrière du 19^e siècle. Malgré l'absence de pérennité du mouvement, les sans-culottes affirment la place du peuple dans le champ politique et la prise de conscience de son pouvoir. Le sans-culotte a une existence sociale et concrète, il affirme ses appartenances populaires et défends des intérêts matériels, des soucis populaires simples mais concrets. Leurs apparences, la tolérance de la violence et l'instauration de nombreuses coutumes sont restés ancrées dans l'imaginaire collectif, participant à la construction d'un mythe des sans-culottes. Les sans-culottes, par leur radicalisme, incarnent donc le pouvoir du peuple et le pouvoir du plus grand nombre. Les grands principes d'égalité qu'ils défendent rejoignent le modèle démocratique. Néanmoins, l'apogée du mouvement des sans culottes sous le régime de la Terreur est souvent associé à une forme de terrorisme légalisé.

Est-ce que les sans-culottes sont l'expression même du petit-peuple ?

Dans un premier temps il semble nécessaire de brosser le portrait du sans-culotte, je développerai donc l'identité sociale et culturelle du sans culotte.

Puis je présenterai l'évolution du mouvement révolutionnaire idéologique et je m'attarderais sur l'expression de ce mouvement dans la vie politique et sociale de l'époque.

I. Une identité sans-culotte sociale et culturelle : une appartenance populaire revendiquée

Portrait social :

Les sans-culottes est un terme qui est utilisé à partir de 1792 pour désigner les partisans des montagnards. Ils ne sont pas pauvres, ni indigents, ils ne sont pas des marginaux mais des petits artisans ou des salariés. Participant souvent aux émeutes révolutionnaires les sans culottes sont souvent représentés comme des sanguinaires, des êtres violents. Ils sont aussi l'expression d'une volonté de justice sociale au nom du principe d'égalité. Les sans culottes apparaissent dans la révolution de 1789 comme le peuple en colère qui prends les armes et assiège la Bastille. Mais le mouvement sans-culottide voit réellement le jour dans les assemblées sectionnaires lors de la dernière crise du pouvoir monarchique, attisée par les périls de l'invasion et de la guerre civile. Les assemblés sectionnaires s'ouvrent aux citoyens passifs qui ne peuvent participer au suffrage censitaire. Ces assemblées délibérantes sont le foyer d'un militantisme des citoyens appelés les sans-culottes.

Ils représentent la masse populaire et la force armée de la révolutionnaire. Composés des révolutionnaires les plus radicaux, les sans culottes jouent un rôle important dans l'avènement de la Première République qui succède à la monarchie constitutionnelle. Cette dernière disparaît le 10 août 1792 avec la prise du palais des Tuileries par les sans-culottes.

Il semble important de rappeler les débats historiographiques autour de la définition des sans-culottes et de leur appartenance sociale : Albert Soboul soutient que les sans culottes parisiens forment un mouvement populaire. Richard Andrews historien américain fait une critique acerbe de la thèse d'Albert Soboul et aboutit dans la présentation d'un Paris révolutionnaire où les masses seraient manipulées par une oligarchie bourgeoise populiste et paternaliste, qui agit et parle en leur nom. Andrews fait de la sans-culotterie un mouvement fondamentalement bourgeois. Il parle d' « une oligarchie populiste et paternaliste » Toujours est-il que le peuple qui compose les sans culottes est indiscutablement issu de l'artisanat et du commerce parcellaire. Cette classe populaire est le noyau de la sans-culotterie. Il est aussi nécessaire de souligner la composition sociale hétérogène de la sans-culotterie, allant des ouvriers salariés en passant par la boutique et le petit atelier aux patrons employant plusieurs dizaines de

travailleurs. Ils ne sont en effet pas que des ouvriers salariés. » Le sans-culotte « type » est marié, ou vit en concubinage stable et est père de famille.

Malgré ces différences, le sans-culottisme fut un mouvement qui se voulait unitaire et fraternel, et qui tendait à rassembler les patriotes dans la défense révolutionnaire autour de la Constitution et des Droits de l'Homme, et plus spécifiquement pour une plus grande justice sociale et pour la démocratie politique. Ainsi, cette composition sociale du mouvement des sans-culottes élève le conflit entre eux et les modérés réacteurs bourgeois dans les 48 sections qui composent Paris comme des luttes entre classe sociales.

Les sans-culottes s'inscrivent en effet à l'échelle locale dans leur lieu de vie ; la plupart des sans-culottes sont des Parisiens qui possèdent leur argot propre et qui se concentrent en grande majorité dans les faubourgs. Le plus représentatif étant le faubourg Saint-Antoine mais aussi le faubourg Saint Marcel. Il existe aussi des saints culottes en province et dans tout le territoire français, paris n'en a pas l'exclusivité ; ils sont laboureurs en province

Symboles et mythe sans culottes :

Il existe tout un symbolique sans-culottes qui en fait un collectif relativement uni notamment dans leur apparence physique et dans les différentes coutumes qu'ils mettront en place. Le nom sans-culottes est une forme de métonymie qui est une appellation ironique par les aristocrates qui née en 1789 pour désigner les révolutionnaires les plus engagés. On se focalise donc sur l'habit qui est composé d'un pantalon, habit du prolétaire, en opposition culottes courtes portées avec des bas par les aristocrates de l'ancien régime. Cette appellation témoigne de l'importance de l'apparence et de la mode qui marque l'appartenance sociale. L'expression sans-culottes est adoptée avec fierté après le triomphe des montagnards et le massacre du champ de mars en 1791. Outre le pantalon, le sans-culotte est vêtu d'un gilet ou d'une carmagnole, d'un bonnet phrygien sans oublier le sabre et la pique définit comme « mon pouvoir exécutif ».

L'apparition du calendrier républicain créée par la convention nationale entre en vigueur le 6 octobre 1793 soit le 15 vendémiaire an II. Le but est de remplacer le calendrier de l'ancien régime et de placer le commencement non plus à la naissance du christ mais à la naissance de la république dans une logique de déchristianisation. Cette décision va de pair avec l'idée de la création de la nouvelle ère, d'une nouvelle France et donc d'un nouveau vocable.

On peut aussi mettre l'accent sur les fêtes : Fête spontanée, sauvage voire sanglante (on danse au pied de l'échafaud de Louis XVI) ou célébrations collectives qui suivent un rituel civique

comme les sans-culottides c'est-à-dire chacun des cinq jours complémentaires terminant l'année du calendrier républicain, consacrés à des fêtes publiques. Il existe aussi la fête de la fédération au 14 juillet 1790 ou la fête de l'Être Suprême au 20 prairial an II. Cette dernière est la preuve d'une aventure collective totalement inédite : la préparation de celle-ci est impressionnante ; les artistes du Conservatoire de musique, allaient le soir dans les 48 sections parisiennes apprendre aux militants les strophes de Théodore Desorgues chantées le lendemain par une foule-chorale de milliers d'exécutants.

De plus, le sans culottes pratique le tutoiement dans l'idée de la valorisation des principes d'égalité. Il qualifie aussi les individus en les nommant « citoyens » pour rappeler son appartenance à la sphère politique et à un peuple qui fait nation. On peut aussi parler d'une petite révolution toponymique à l'échelle parisienne qui change les noms de rues en noms déchristianisés avec une charge symbolique républicaine.

La presse et les grandes figures sans-culottes permettent aussi la création d'un mythe sans-culottes qui appartient aujourd'hui à cet imaginaire collectif :

On voit une diffusion des idées avec le discours populaire dans la foule ou au club, le pamphlet, l'affiche, la feuille volante ou l'image et la caricature. Les journaux s'imposent comme l'expression de la vox populi ; Je citerais le Journal du Père Duchesne de Jean René Hébert qui s'impose comme le journal des sans culottes après l'été 1793. Les articles sont volontairement écrits avec un style oral et familier – cette instrumentalisation de la langue avec des expressions propres aux sans culottes née en réaction au critique de « dégénérescence de la culture populaire ».

On peut aussi citer Jean-Paul Marat, assassiné par Charlotte Corday le 13 juillet 1793, qui, en raison de ses positions radicales et de ses appels à la violence durant la Révolution française, est perçu comme le responsable des massacres de septembre 1792. Son assassinat a fait de lui un martyr de la Révolution, renforçant sa popularité parmi les sans-culottes et les radicaux. Il fonde le journal L'ami du peuple en septembre 1789, connu pour opinions tranchées et son ton polémique. Après la fusillade du champ de mars, il propose d'élever 800 potences pour 800 députés à la constituante. Il est protégé par le club des Cordeliers dès décembre 1791.

Les sans-culottes ont souvent héroïsé des individus en les élevant comme martyrs de la cause révolutionnaire. Ils font donc office de modèle à suivre. C'est forme de propagande de la sans-culotterie à travers ces images héroïques, le langage et la place de la presse se rattache à l'idée que ce mouvement est un mouvement idéologique. On sait que l'idéologie s'appuie sur la

propagande et sur la haine d'un groupe ou d'une personne pour se développer. C'est ainsi que la haine des aristocrates s'étend après le 10 août 1792 à la haine de tous les individus qui s'opposent (réellement ou supposément) à la Révolution et à la République.

Idéologie : [Recherche d'une démocratie directe.](#)

Ainsi, héritiers des idées rousseauistes et obéissant à un principe d'égalité, les sans culottes veulent rétablir une forme de justice sociale. La vision du monde du sans-culotte est marquée par l'idéal égalitaire (mais non collectiviste) du petit producteur indépendant, par son attachement à la démocratie directe et à celle de l'assemblée sectionnaire. La fraternité en action, la défense du pain pour tous, la limitation des loyers, la limitation de la propriété sont des revendications des sans culottes.

Leur projet social est porté par des préoccupations matérielles. Les sans culottes luttent contre la difficulté d'approvisionnement et la hausse des prix : ils veulent la taxation des denrées alimentaires. Ils luttent aussi contre le marché noir. La section du jardin des Plantes qui devient la section sans culottes par la suite déclare : 'il faut fixer invariablement les prix des denrées de premières nécessités, les salaires du travail, les profits de l'entreprise et les bénéfices des commerces'. Ces demandes sont assouvies en partie par la loi du maximum général (votée le 8 vendémiaire an II (29 septembre 1793)). Cette loi impose un prix de vente maximum autorisé, un maximum des prix de certains des produits comme les grains et les farines. Les sans-culottes sont en faveur d'une politique collectiviste et interventionniste ; ils sont opposés à une économie libérale.

Le sans culottes est donc une personne du peuple (notamment parisien) et qui prône des principes égalitaristes, antimonarchiste et nationaliste. Le mythe qui entoure le mouvement des sans culottes en fait une expression populaire qui n'est pas infondée. Néanmoins, le mouvement sans-culottide est aussi une idéologie. En tant qu'idéologie politique elle nécessite une autorité politique qui permet l'unité de la pensée et de l'action. Sans cela l'action populaire devient une expression violente, imprévisible et qui se voit confronter à des conflits internes. Néanmoins, on peut observer dans le mouvement des sans culottes la création d'organismes et de systèmes politiques par des autorités supérieures qui permettent de gérer la violence populaire et le besoin de justice sociale punitive. Ces autorités politiques restent tout de même dépendantes de cette force révolutionnaire des sans culottes pour mener à bien ces politiques.

II. Un mouvement révolutionnaire idéologique : une lutte populaire violente et spontanée

Les sans-culottes sont connus pour être responsables de la Terreur et des journées du 10 août 1792, des massacres de septembre, du 31 mai 1793 et du 2 juin 1793.

Pour présenter dans quel contexte s'inscrit ce mouvement populaire, il est nécessaire de rappeler les régimes politiques et les instances décisionnaires :

Contexte de RADICALISATION de la vie politique française.

La période dans laquelle se concrétise le mouvement sans-culottes correspond à celle de la Convention nationale, entre le 21 septembre 1792 et le 26 octobre 1795 qui inclut la période dite de la Terreur (1793 – 1794). La Terreur, durant laquelle l'essentiel du pouvoir réside dans le Comité de salut public dominé par les Montagnards, prend fin lors de la chute de Robespierre, le 9 thermidor an II (26 juillet 1794).

Durant ce régime, l'instance politique de la Commune insurrectionnelle de Paris qui entraîne la chute de la royauté et qui s'organise en 48 sections pèse sur le cours de la Révolution. Cette force populaire, qui possède une force armée, appuyée par les sans-culottes presse la Convention d'adopter ses motions et prônant le droit à l'insurrection, l'intervention directe du peuple. Elle réclame la création d'un Tribunal révolutionnaire, destiné à juger les suspects, et obtient satisfaction le 20 ventôse an I (10 mars 1793). C'est elle qui finalement institue la Terreur (le 19 fructidor an I (5 septembre 1793)).

Je vais donc porter une attention particulière aux formes d'expression spontanées avec cette image de la foule, de la masse des sans culottes mais avant à une forme d'organisation de ce mouvement à travers les sections ou les sociétés populaires.

Une organisation basée sur les clubs et les 48 sections qui se posent comme intermédiaires entre le peuple et les institutions.

La forme d'organisation des sans culottes dans l'espace public :

Les clubs ou les sociétés politiques avec des pétitions qui sont présentées à l'assemblée. Des clubs de débats sont instaurés comme le club des Cordeliers ou des Jacobins qui permettent d'ouvrir le champ politique au citoyens dit passifs et de motiver les actions politiques populaires. De plus ces clubs permettent aux sans-culottes de s'organiser au sein de leur secteur. Le vote et les débats sont publics et ouverts. Ils sont présents dans les 48 sections parisiennes et dans les comités de surveillances révolutionnaires. Ces dernières sont créées dans l'ensemble des communes ou sections de commune par un décret de la Convention nationale le 21 mars 1793. Composés de douze membres, ils sont chargés d'établir la liste des étrangers présents sur leur territoire. La loi du 17 septembre étend ensuite leurs compétences : ils peuvent également établir la liste des suspects et les arrêter. Ils sont supprimés sous la Convention thermidorienne. L'engagement politique au niveau local des producteurs est un des traits spécifiques de la

Révolution française. Les clubs et sociétés populaires ont répondu très tôt à l'objectif qu'ils avaient proclamé d'éclairer le peuple et le tenir dans les bons principes.

Comme énoncé par Albert Soboul, l'importance sociale du sans-culotte s'accroît à mesure que l'on s'élève de la participation occasionnelle au militantisme, et à l'accès à des postes de responsabilité dans la hiérarchie sectionnaire. Cette hiérarchie suppose donc une organisation au sein du mouvement des sans-culottes et l'importance encore réelle du statut social dans son organisation interne.

Ensuite, toujours dans l'objectif de rappeler l'organisation interne de la sans-culotterie, la Garde nationale symbolise une forme de volonté unificatrice du mouvement. Cette force armée qui est composée de sans-culottes est l'expression du peuple en armes, dans sa force brute. Elle n'est pas composée seulement de sans culottes mais la garde nationale leur est accessible :

« Tous les amis de la liberté, tous les gardes nationaux, tous les braves sans-culottes » (Marat, *Pamphlets, Aux braves Paris., 1792*) – cette citation illustre l'unité ou la volonté politique de présenter un mouvement unifié.

Les citoyens passifs étaient exclus du service, à l'exception de ceux qui avaient servi depuis l'époque de la Révolution. Plus que le sens électoral, l'obligation de l'uniforme excluait les plus pauvres, car il coûtait cher, 4 louis. Il ne fut pas exigé dans les campagnes. Ceux qui n'avaient pas d'armes furent armés de piques, notamment lors de la levée de bataillons de volontaires pris dans la garde nationale, en juillet 1791. Néanmoins, l'entrée dans la Garde Nationale se fait sur la base du volontariat, Elle répond aux nécessités de la défense révolutionnaire et au principe de la souveraineté nationale, dont l'armement des citoyens est une des marques essentielles. Le principe révolutionnaire tendait "à confondre la fonction de soldat avec celle de citoyen" (Robespierre, 27 avril 1791).

Pour ceux mêmes qui n'étaient pas « citoyens actifs » dès les premières années, la Garde nationale – accessible à une partie d'entre eux – a représenté une structure d'accueil, dominée jusqu'en 1791 par le culte du chef, Lafayette, s'émancipant ensuite pour devenir la force armée des sections au 10 août 92 puis au 2 juin 1793, quand Santerre en assume le commandement. Le démantèlement progressif de la garde nationale, de thermidor an II à vendémiaire an IV, a enlevé le principal moyen d'action organisé et efficace des sans culottes.

Le 2 juin 1793 marque l'apogée du rôle révolutionnaire de Paris et la fin de la phase ascendante de l'influence parisienne sur le cours de la politique nationale. L'été 1793 est aussi l'époque où

la pratique politique sectionnaire, née d'une expérience spontanée et mise à l'épreuve des circonstances et des exigences de la défense révolutionnaire, atteint son plus haut degré d'organisation. On sait le rôle joué par les Jacobins et les Cordeliers dans la préparation des insurrections ; pourtant ceux-ci ne pouvaient rien sans l'adhésion des sections et de la masse des sans-culottes. Cela souligne l'interdépendance entre ces deux entités. Néanmoins, les sans culottes s'expriment aussi de manière violente et spontanée qu'on peut aussi qualifier d'une forme de terrorisme légalisé et qui échappe aux autorités politiques.

La spontanéité des sans-culottes ou l'expression même de la foule :

Du début en 1789, avec les meurtres du gouverneur de la Bastille De Launay et du prévôt des marchands Flesselles, jusqu'à la fin avec celui du député Féraud en prairial an III, la foule voit s'exercer la violence populaire -à la fois incontrôlable et souvent sauvage – qui fait référence à une idée de justice populaire, se méfiant de l'appareil de la justice d'état et pratiquant la « justice punitive » à l'encontre d'un ennemi réel ou supposé. On peut prendre comme exemple les premiers jours de septembre 1792 du 2 au 6 (on parle des « massacres de septembre ») où 1400 prisonniers dans les prisons de Paris sont massacrés. Des prêtres réfractaires détenus comme suspects, des prisonniers de droit commun et des prostituées sont sacrifiés dans ce dévouement collectif. On observe à ce moment-là, le caractère violent et fratricide du mouvement sans-culottes qui en absence de chef, d'autorité, déferle sa haine et sa panique sur n'importe qui. Le besoin d'une autorité est donc réel pour contrôler la sans-culotterie, mouvement qui reste paradoxalement nécessaire dans ses prises de positions extrêmes pour l'avènement de la République.

L'enchaînement des journées révolutionnaires montre donc la spontanéité des sans-culottes ; armé, et en colère les sans culottes sont donc l'expression de la foule : incontrôlable.

L'expulsion des girondins en mai-juin voulue par la montagne mais opérée par le peuple est pour les sans culottes un triomphe. L'apogée du mouvement voit le jour avec la déclaration le 5 septembre de la Terreur : ce régime sanguinaire permet l'instauration d'un maximum sur les prix et d'un essor du mouvement populaire féminin avec des grandes figures comme l'actrice Claire Lacombe.

Le régime de la Terreur de l'an II soit de 1793 à 1794, tel qu'il s'appesantit sur Paris avec l'arrestation de milliers de suspects, peut apparaître, sans paradoxe, comme un moyen de contrôler et de domestiquer les expressions de la violence spontanée. Toutefois il ne les abolit pas complètement. La Terreur reste un moment d'acmé pour le mouvement des sans-culottes.

C'est pourtant une lutte fratricide : 1 400 guillotins en quelques semaines. Les sans-culottes participent activement aux réquisitions et aux actions violentes. Ils soutiennent la politique de la Terreur, étant convaincus qu'elle est nécessaire pour préserver la Révolution et l'égalité. Robespierre profite donc de cette masse populaire pour faire régner la Terreur.

Fin du mouvement :

Le 27-28 juillet 1794 (9 Thermidor), Robespierre et les membres du Comité de salut public sont arrêtés et exécutés lors du coup de force des Thermidoriens. La Terreur prend fin et les sans-culottes perdent leur influence politique. Leur mouvement est réprimé et marginalisé sous le régime plus modéré du Directoire. En mars 1794, les hébertistes sont condamnés par le tribunal révolutionnaires et critiqués par des indulgents comme Danton. Cette perte de pouvoir politique devient de plus en plus visible. Le déclin de sans-culotterie illustre la dépendance de la masse des sans-culottes en tant qu'effectifs des armées révolutionnaires à une autorité hiérarchique. Les sans-culottes tentent en vain les journées du germinal et du prairial en avril et mai 1795 : ce sont les dernières manifestations d'une puissance déjà battue. « Désarmés à l'issue des journées de prairial an III, les sans-culottes des faubourgs rentrent dans leurs tanières, comme on a écrit, pour longtemps. » (Vovelle, Michel. « Le peuple de Paris en révolution ». *Paris le peuple*, 1999)

Conclusion : La République semble marquer la création à Paris d'une sans-culotterie combative et indépendante. Pourtant, la sans-culotterie dépend d'autres organes de la démocratie parisienne comme la Commune, le Département, les grands clubs et les sociétés politiques qui sont de multiples relais d'un pouvoir décentralisé et hiérarchisé qui donnent à la pratique politique sa force. L'efficacité de la Révolution parisienne tenait autant à la force de masse de la sans-culotterie (son instinct le portant à l'action directe et violente) qu'à l'autorité de la Commune et au prestige des chefs Jacobins et Montagnards qui assuraient l'unité d'action. La sans-culotterie se révèle impuissante sans l'appui de ses dirigeants et ne peut faire face à l'échec de ses derniers. La sans-culotterie parisienne comprend mal la délégation du pouvoir pourtant elle n'est victorieuse que comme alliée à un « parti » d'un niveau supérieur. Ils sont tributaires de la communauté vécue dans les quartiers. Par ses traits culturels, sa tolérance de la violence, sa rhétorique boursoufflée et ses volontés économiques collectivistes, le sans-culotte n'est pas réellement tourné vers la modernité mais son projet social annonce la classe ouvrière du siècle suivant. Incarnation des revendications de la classe moyenne, on peut aussi évoquer l'héritage de la sans-culotterie qui s'exprimera près d'un siècle plus tard dans la Commune de Paris de 1871.

Bilan: si la postérité idéologique s'est maintenue tout au long du XIXe s., le mouvement des sans-culotte est fini